

CONCETTO MARTELLO*

LA NOTION DE STATUS DANS LE DEBAT SUR LES UNIVERSAUX DU XII^E SIECLE

1. *Outre la dichotomie nominales/reales*

Dans le cadre de la reprise de la *quaestio de uniuersalibus* en France entre la fin du XI^e siècle et la première moitié du XII^e, il faut relever l'usage de la notion de *status* de la part de sujets différents en sensibilité et inclinations philosophiques. C'est à Pierre Abélard que je fais allusion, lequel affirme la singularité de l'être, par conséquent l'universel de *uno solo praedicatur*¹ et il est reconduit à la convergence entre la façon d'être et l'être dit de tel être singulier², à l'auteur du traité *Quoniam de generali et speciali statu rerum uniuersalium*, vraisemblablement, même si pas incontestablement, attribué à Gautier de Mortagne, que Jean de Salisbury indique comme étant le *dux*, dans les années où il est actif, de ceux qui *pertiuntur [...] status*³, et les *Melidunenses*, appartenant à l'école de Robert de Melun, dans le cadre de laquelle est produit l'*Ars meliduna*, où l'universel est considéré comme nature intelligible et qui, en vertu de cette conception, propose une solution au problème de *uniuersalibus* alternative aussi bien à celle selon laquelle les prédicats sont seulement *uoces* ou tout au plus des concepts qu'à celles qui soutiennent qu'elles sont *res*⁴. De la conscience de

* Università degli Studi di Catania.

¹ PETER ABAELARD, *Philosophische Schriften*, BGPM 21, I, *Die Logica "Ingredientibus"*, 1. *Die Glossen zu Porphyrius*, hrsg. von B. Geyer (dorénavant I), Aschendorff, Münster i.W. 1919, p. 9, l. 20; cfr. BOETHIUS A.M.S., *In Porphyrii Isagogen Commenta*, ed. S. Brandt, CSEL 48, Tempsky - Freytag, Wien - Leipzig 1906, *editio secunda*, II 5, p. 183, ll. 7-8; PORPHYRIUS, *Isagoge translatio Boethii*, in L. MINIO PALUELLO (ed.), *Aristoteles latinus*, I, 6-7, Desclée de Brouwer, Bruges - Paris 1966 (repr. Brill, Leiden 1995), p. 27, ll. 2-7; sur telles sources des développements de la question des universaux au moyen-âge central, cfr. R. CHIARADONNA, *What is Porphyry's Isagoge?*, «Documenti e Studi sulla Tradizione Filosofica Medioevale», 19 (2008), pp. 1-30; R. PINZANI, *I commenti di Boezio a Isagoge 1, 9-13*, «Documenti e Studi sulla Tradizione Filosofica Medioevale», 19 (2008), pp. 53-87.

² Cfr. P.O. KING, *Peter Abailard and the Problem of Universals*, Ph.D. Dissertation, University of Princeton, 1982, p. 354; F. ROMANO, *Una soluzione originale della questione degli universali. Gualtiero di Mortagne, Sullo stato di genere e di specie delle cose universali. Testo, traduzione e note*, Aracne, Roma 2008, p. 33.

³ IOHANNES SARESBERIENSIS, *Metalogicon*, ed. J.B. Hall (dorénavant *Met*), CCCM 98, Brepols, Turnhout 1991, II 17, p. 81, ll. 42-43.

⁴ *Ars meliduna*, MS. Oxford, Bodleian Library, *Digby 174*, f. 218vb, ed. L.M. de Rijk (dorénavant A), in L.M. DE RIJK, *Logica Modernorum. A Contribution to the History of Early Terministic Logic*, 2 voll., Van Gorcum - G.A. Hak & Dr. H.J. Frakke, Assen 1962-1967, Vol. II, Part 1, *The Origin and Early Development of the Theory of Supposition*, p. 306.

l'importante homogénéité sémantique de tel terme même si dans les contextes toutefois différents dans lesquels il est utilisé par des auteurs de diverse extraction et sensibilité on déduit des affinités et des convergences entre maîtres et modes de pensée communément rangés par les savants sur des positions éloignées et même opposées, du côté des *nominales*, selon lesquels les genres et les espèces sont de purs noms et dans chaque prédication ce qu'on prédique du sujet est un terme qui signifie une substance première⁵, ou du côté des *reales*, lesquels considèrent plutôt que les genres et les espèces, c'est-à-dire les deux prédicables assumés comme universels proprement dits dans le débat qui se déroule au XIIe siècle, sont des choses, c'est pourquoi dans les propositions universelles «les choses sont prédiquées de choses»⁶.

Je n'entends certainement pas ici remettre en question la validité de la classification consolidée des multiples thèses sur la nature et la signification des universaux à la lumière d'un schéma dichotomique, à l'intérieur duquel chacune d'elles est reconnaissable comme appartenant aux *reales* ou aux *nominales*. Tel modèle herméneutique est en effet utile pour cueillir les diverses sensibilités des maîtres participant au débat se référant à l'idée de nature et de fonction de l'instrument logico-linguistique et à la 'perception' du rapport de celui-ci avec la réalité; il s'agit plus précisément d'un *medium* apte à enregistrer et à codifier les liens des intérêts et des études logiques, à travers la conscience partagée de la 'retombée' de ceux-cisur le plan sémantique, avec les différentes perspectives onto-théologiques et parfois controversées qui caractérisent la maturation du problème *de generibus et speciebus illud quidem sive subsistunt sive in solis nudis puris que intellectibus posita sunt sive subsistentia corporalia sunt an incorporalia, et utrum separata an in sensibilibus et circa ea constantia*, posé par Porphyre dans l'*Isagoge*⁷, jusqu'à la génération de maîtres actifs dans les deux dernières dizaines d'années du XIe siècle. Et cependant dans l'âge d'Abélard les perspectives s'élargissent jusqu'à comprendre le lien structurel qu'il y a entre le problème des universaux et l'universalité, outre à la nécessité et au caractère absolu, de la science, c'est-à-dire le rapport de consécution logique entre la solution du problème concernant la nature et la signification des prédicables (surtout des genres et des espèces) et la possibilité réelle d'un savoir rationnel; de ce point de vue il apparaît nécessaire de dépasser le schéma dichotomique traditionnel et au moins de l'intégrer en ayant recours à un modèle de classification des théories *de uniuersalibus* plus articulé, duquel émergent les fondamentales instances épistémologiques des maîtres participant à la querelle. En vertu de cela, dans la première moitié du XIIe siècle, sur le 'versant' reconnaissable comme étant réaliste au moins trois positions ou modèles, différentes l'une de l'autre sont dégagées, et tout d'abord les thèses traditionnelles selon lesquelles les universaux ont une nature extra-mentale et sont des choses, c'est-à-dire celle qu'on appelle de l'«essence matérielle» (selon laquelle l'universel est unique et subsistant en soi) et celle de la non-différence au sens fort (puisque à la lumière de celle-ci l'universel est vu comme nature commune identique dans toutes les choses d'un même genre ou d'une même espèce), positions quant à elles, pouvant apparaître aux yeux de nombreux interprètes comme étant inadaptées (en parti-

⁵ Cfr. A. DE LIBERA, *La querelle des universaux. De Platon à la fin du Moyen Age*, Seuil, Paris 1996, p. 139.

⁶ *Ibi*, pp. 137-139.

⁷ PORPHYRIUS, *Isagoge translatio Boethii*, p. 1, ll. 10-3.

culier dans le cas de la première) ou insuffisamment adaptées (dans le second cas) à un savoir, quoique profane, qui coiffe les fonctions épistémiques supérieures et soit donc partiellement autonome, vu qu'il l'est seulement par rapport à la faculté cognitive préposée à sa formation et à son développement, par la théologie et radicalement distingué de la pensée religieuse traditionnelle. En second lieu, et en conséquence de ce qui a été tracé jusqu'ici, la génération de *reales* successive à celle de Guillaume de Champeaux est souvent critique, même sévèrement, à l'égard de la conception des universaux comme choses, et quoique leur reconnaissant une nature extra-mentale, la ramène aux notions de *conuenientia*, de *collectio*, et de *status*, sur lesquelles se base une acception 'affaiblie' de la thèse de la non-différence (selon laquelle les universaux sont ressemblances ou façons d'être des choses). D'une façon analogue sur le 'versant' des *nominales* au pur «vocalisme» (selon lequel les universaux sont des voix dénuées de rapports sémantiques et qui rend de fait impossible un savoir rationnel puisque universel) s'ajoutent au moins deux autres versions: la version «conceptualiste» (pour laquelle les universaux sont des contenus mentaux, liés à des noms dont ils sont le signifié) et la version «sermoniste» (selon laquelle les universaux sont des expressions linguistiques dotées de signifié et en tant que telles sont liées d'un côté à l'être des choses et d'un autre côté à un contenu mental).

Une fois redéfinies les coalitions et la composition de celles-là, les conceptions des universaux comme *status* ou comme noms signifiant *status*, qui dans l'acception de 'statut', ou mieux de 'condition' et 'façon d'être', entre à plein titre dans le lexique philosophique du XIIe siècle français, occupent une 'aire' intermédiaire parmi celles traditionnellement attribuées aux participants à la *querelle*, c'est-à-dire l'«espace» théorique comprenant les nombreuses réflexions qui, sur la base de la substantielle stérilité épistémique de «nominalisme» et «réalisme», prennent leurs distances des formes radicales de l'un et de l'autre, maintenant toutefois et ne reniant pas une extraction *nominalis* ou *realis*. Parmi elles un rôle considérable exercent les thèses centrées sur la notion de *status*, qui occupent les positions centrales de telle 'aire' intermédiaire, qu'elles soient caractérisées par la critique non-réaliste du «nominalisme», comme dans le cas d'Abélard, ou par la critique non-nominaliste du «réalisme», qui différencie les deux textes attribués à Gautier de Mortagne et aux *Melidunenses*. La motivation d'une telle position intermédiaire est liée à l'exigence de favoriser la méthode et les pratiques concrètes de la science, c'est-à-dire d'encourager la production d'un savoir rigoureux, en tant que nécessaire et rationnel, précisément en tant qu'universel, sur l'être des choses. Par ailleurs la *quaestio de uniuersalibus* ne se présente en aucun de ses aspects et ne se propose pas à ceux qui y participent comme une querelle purement logique et 'd'école', à l'apanage exclusif des maîtres de dialectique, impliquant plutôt des motivations et des raisons épistémologiques, théorétiques et même théologiques, à savoir, relatives à la conception générale de l'être et de la connaissance. Pour tous évidemment le but premier est de toute façon de cueillir la valence et les limites du savoir scientifique, et les thèses de l'universel comme *status* ou comme son signifiant accentuent en ce sens, les effets correctifs du «conceptualisme» et du réalisme de la non-différence sur les conséquences du «vocalisme» de Roscelin de Compiègne et de l'*antiqua sententia* de l'«essence matérielle» de Guillaume de Champeaux (par rapport donc à l'incapacité du premier de 'sauvegarder' les phénomènes dans un 'cadre' universel et nécessaire et de la seconde de les comprendre pleinement, reconnaissant la fonction épistémique de l'âme humaine à travers l'expérience et l'évolution du

savoir), outre à exercer une influence significative sur les développements successifs et du bas Moyen Age de la réflexion logico-linguistique sur les termes qui au singulier signifient beaucoup de choses.

2. Une critique non-nominaliste du «réalisme» et la thèse de l'universel comme status

Le *Quoniam de generali* (qu'à partir de maintenant j'appelle *De statu*)⁸ attribué à Gautier de Mortagne est divisible en deux parties nettement distinctes et à peu près équivalentes: une première carrément *destruens*, dans laquelle sont examinées et critiquées les deux 'versions' du réalisme, l'*antiqua sententia* et la théorie de la non-différence, toutes les deux attribuables au magistère de Guillaume de Champeaux, même si à des moments différents; une seconde dans laquelle est exposée et argumentée la conception des universaux de son auteur. L'Auteur, s'adressant aux amateurs des études logico-linguistiques, affirme vouloir élucider les termes d'une question particulièrement difficile comme celle des universaux *ad communem utilitatem Peripateticae disciplinae*, c'est-à-dire au profit de ceux qui se dédient à la doctrine péripatéticienne⁹; en ce sens est expliqué l'emploi du terme *peripateticus*, chez Abélard et chez Jean de Salisbury¹⁰, dans le sens de 'maître de dialectique', qui a dans la *logica uetus*, c'est-à-dire surtout dans la tradition de l'*Organon* aristotélicien, l'«horizon» notionnel et thématique exclusif, cela s'entend donc comme 'spécialiste de logique', tout au plus disciple de la philosophie aristotélicienne comme niveau épistémique subordonné, car inférieure, à la théologie de Platon, généralement considérée dans la première moitié du XIIe siècle terme d'union entre le savoir philosophique et la pensée chrétienne, pas certainement comme philosophe péripatéticien dans le sens que cette expression avait à l'époque hellénistique et aurait eu au bas Moyen Age à la suite de l'entrée et de la diffusion en Occident du *corpus naturale* du Stagirite.

L'auteur du *De statu* appelle *antiqua sententia*, utilisant la même expression à laquelle fait recours Abélard dans l'*Historia calamitatum*, la première formulation de la part de Guillaume de Champeaux d'une théorie *de uniuersalibus*, pour souligner qu'elle est rendue *antiquis erroribus inueterata*¹¹. Selon cette théorisation n'importe

⁸ Du traité (dorénavant *S*) il y a eu jusqu'à présent trois éditions, toutes sur la base du MS Paris BN Lat. 17813, unique disponible: celle simplement interprétative de B. Hauréau, donc sans appareil, remontant à 1892 (in *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque Nationale*, t. V, C. Klincksieck, Paris 1892, pp. 298-325); celle critique de J. Dijs de 1990 (en *Two Anonymous 12th-Century Tracts on Universals*, «Vivarium» 28 [1990], pp. 85-117, en part. pp. 93-117); et la plus récente, accompagnée aussi d'un plus ample appareil de notes critiques, de F. Romano, apparue en 2007 (in *Una soluzione originale della questione degli universali*, pp. 91-113, avec tr. it. aux pp. 115-46; in KING, *Peter Abailard and the Problem of Universals*, pp. 128-42, est proposée une traduction anglaise, mais précédente à l'ed. Dijs).

⁹ *S*, ed. Romano, 1, p. 91; ed. Dijs, 1, p. 93.

¹⁰ En effet Abélard est ainsi défini par Jean de Salisbury in *Met.* II 17, p. 81, ll. 22-9, mais aussi par lui-même, dans l'*explicit* de la *Theologia "Summi boni"*, ed. E.M. Buytaert (†) - C.J. Mews, in P. ABAILARDUS, *Opera theologica III*, CCCM 13, Brepols, Turnhout 1987, 3, 101, p. 201, l. 1368, et dans l'*Historia calamitatum*. *Texte critique avec une introduction (Abaelardi epistola ad amicum suum consolatoria)*, éd. par J. Monfrin (dorénavant *HC*), Vrin, Paris 1959, p. 64, l. 30, où il affirme être devenu, à la suite d'études de dialectique *peripateticorum emulator*, pour souligner son intérêt logico-linguistique prépondérant ou plutôt prioritaire; cfr. M.T. FUMAGALLI BEONIO BROCCIERI, *Introduzione a Abelardo*, Laterza, Roma - Bari 1988, p. 111.

¹¹ *S*, ed. Romano, 3, p. 91; ed. Dijs, 2, p. 93; cfr. *HC*, p. 65, ll. 83-91.

quel genre précède par nature ses inférieurs¹², dans le sens que l'universel existant en soi est origine et condition de ses déterminations, à savoir des particuliers (genres inférieurs, espèces et choses singulières) qui participent de lui et duquel ils naissent en vertu du processus diairétique qui produit, avec eux, leurs différences accidentelles, comme dans le genre animal, nous pouvons voir ce qui en nature est précédent et pré-éminent et où s'ajoutent telles différences, c'est-à-dire les espèces rationnelles et les espèces irrationnelles, et de plus parmi les premières les mortelles et les immortelles etc., qui divisent le genre animal et en constituent les déterminations¹³. La signification des termes qui se prédisent au singulier de nombreuses choses serait donc constituée de l'universel en soi, qui est réel (et donc non un simple contenu mental), immatériel et séparé des substances sensibles qui participent de lui, selon l'ordre de ses propriétés déduit des questions de la nature et sur la signification des genres et des espèces que les maîtres du XIIe siècle trouvent dans l'*Isagoge* de Porphyre¹⁴, qui traduite par Boèce, est à la base du débat de *uniuersalibus*. L'auteur du *De statu* tire de tout cela la possibilité que, au cas où toutes les différences accidentelles s'annuleraient, l'idée universelle précédente resterait une et identique à celle qu'elle était avant que ne s'ajoutent à elle tels accidents. Mais c'est justement cette conséquence qui constitue pour lui la limite théorique la plus évidente de la thèse de l'«essence matérielle»: il apparaît en effet absurde que l'idée générale d'animal subsiste après que n'existent plus les accidents de la différence desquels naissent les particuliers. En d'autres termes telle conséquence comporte la contradiction c'est pourquoi la subsistance de ce dont participent et de laquelle dépendent les différences accidentelles de l'espèce et des êtres singuliers dépend à son tour de ces derniers¹⁵.

Le développement dans le *De statu* du réalisme de l'essence matérielle nous introduit au réalisme de la non-différence, comme correction, de la part de Guillaume de Champeaux, de la thèse naïve précédente. Selon telle forme corrigée de réalisme, de loin la plus diffusée parmi les 'sectes' du XIIe siècle, une même et identique nature, dans le sens de commune et non selon le nombre, est dans divers êtres singuliers¹⁶. L'auteur du *De statu* ne cite pas le Campélien mais ramène explicitement la thèse de la non-différence à la seconde édition du commentaire à l'*Isagoge* porphyrienne de Boèce et aux *Institutiones grammaticae* de Priscien¹⁷; et toutefois, malgré l'autorité de ces sources, il cueille dans l'idée d'une nature commune, aux et dans les choses appartenant au même genre ou à la même espèce, de fausses conséquences, disons même absurdes, comme celle selon laquelle une unique et identique substance existe dans les choses opposées, c'est-à-dire nettement distinctes et lointaines dans l'espace¹⁸ ou pire l'implication selon laquelle l'âne a la même nature que Dieu, même si *Deus et asinus in nullo conueniant*, tout au moins quand se trompe qui affirme, sur la base de la méthode dialectique, que

¹² Cfr. PORPHYRIUS, *Isagoge translatio Boethii*, p. 15, ll. 13-14: «commune autem his est et priora esse eorum de quibus praedicantur et totum quiddam esse utrumque».

¹³ S, ed. Romano, 3, p. 91; ed. Dijis, 2, pp. 93-94.

¹⁴ PORPHYRIUS, *Isagoge translatio Boethii*, p. 1, ll. 10-4.

¹⁵ S, ed. Romano, 3, p. 92; ed. Dijis, 3, p. 94; cfr. ARISTOTELES, *Categoriae*, 5, 2b 5-6.

¹⁶ S, ed. Romano, 4, p. 92; ed. Dijis, 4, p. 94.

¹⁷ S, ed. Romano, 7, p. 93; ed. Dijis, 6, p. 95; cfr. BOETHIUS A.M.S., *In Prophyrii Isagogen Commenta, editio secunda*, I 10, pp. 162, l. 3 - 163, l. 13; PRISCIANUS GRAMMATICUS, *Institutionum grammaticarum libri xviii*, ed. M. Hertz, 2 Bde., Teubner, Leipzig 1855-1859, XVII, 44.

¹⁸ S, ed. Romano, 10, p. 94; ed. Dijis, 8, p. 96.

Dieu est substance et existe, dans le sens que Dieu, *secundum dialecticam sententiam*, puisque tout ce qui est en lui est Dieu même¹⁹, n'a pas d'accidents, donc n'est ni corporel ni incorporel et par conséquent n'est pas substance; et de plus qu'il n'existe pas de la même façon que les substances créées existent, même si on ne peut pas dire qu'il n'est rien, au contraire c'est un être vrai et une vraie substance et toutefois ce n'est pas l'être et la substance dont s'occupent les dialecticiens²⁰.

La critique de la conception «réaliste» des universaux ne pourrait être plus radicale. D'autre part le MS *Paris BN Lat. 17813*, qui contient le *De statu* (ff. 16va-19ra), se présente comme un instrument scolastique rédigé dans le but de promouvoir une problématisation du réalisme parmi les maîtres de dialectique qui au XIIe siècle s'occupent de la question des universaux²¹. En effet le MS semble écrit d'une seule main²², presque une confirmation de sa finalité unitaire, et surtout les contenus des autres textes qui s'y trouvent accrédite l'hypothèse que nous sommes devant une sorte de 'manuel anthologique' qui s'insère dans la tradition de la critique au réalisme des universaux: le premier et le quatrième (à savoir les commentaires à Porphyre et à Aristote) s'inscrivent dans le contexte thématique et méthodologique basé sur la mise en question de l'*antiqua sententia* de l'«essence matérielle; le *De statu* et le petit traité «vocaliste» successif sur les universaux constituent des solutions paradigmatiques alternatives à la conception selon laquelle les universaux sont subsistants. La position qui émerge en particulier dans le *De statu* se base sur deux points essentiels: la conviction que l'individu est l'unique réalité subsistante et l'individuation de la nature des universaux dans le *status*²³, c'est-à-dire dans la façon d'être des choses, sur la base de laquelle sont reconnaissables les affinités, par ressemblance, conformité, analogie et proximité²⁴.

Le fondement et le point de départ du parcours argumentatif proposé par l'auteur dans la *pars construens* du *De statu* est la conscience que l'individu est l'unique réalité, dans le sens que les universaux existent en tant qu'ils sont 'matière' des individus et adhèrent aux individus; par exemple Socrate est en tant que tel un individu mais il est aussi espèce spécialissime, genre subalterne et genre généralissime²⁵, c'est-à-dire qu'en tant qu'être humain, il est homme, rationnel et animal, c'est pourquoi l'humanité, la rationalité et l'animalité trouvent en Socrate, comme aussi chez tout autre individu humain, leur raison d'être et comme *uoces*, la condition de leur signification. Cette affirmation de principe implique au moins trois conséquences, et surtout elle

¹⁹ Sur telle formule, communément attribuée, même sans preuves, au XIIe siècle à Augustin ou à Boèce, cfr. L. VALENTE, *Alla ricerca dell'autorità perduta: "quidquid est in Deo, Deus est"*, «Medioevo», 25 (1999-2000), pp. 713-738.

²⁰ S, ed. Romano, 11-12, pp. 94-95; ed. Dijs, 9-10, pp. 96-97.

²¹ Les trois autres textes dont est constitué le document sont: un commentaire à l'*Isagoge* rédigé sur le modèle boétien (ff. 1ra-16va), un traité sur les universaux *secundum magistrum R.*, qui a été attribué à Roscelin (même s'il s'agit d'une attribution douteuse, remontant à HAURÉAU, *Notices et extraits*, p. 329, mise en question par DIJ, *Two Anonymous 12th-Century Tracts on Universals*, pp. 88-91) et est centré sur la doctrine des *uocales* (ff. 19ra-19va), et un commentaire aux *Categorie* de stricte observance boétienne (ff. 20ra-54ra).

²² Cfr. HAURÉAU, *Notices et extraits*, p. 291.

²³ Sur le sens du terme *status* cfr. KING, *Peter Abailard and the Problem of Universals*, p. 254; DIJ, *Two Anonymous 12th-Century Tracts on Universals*, pp. 91-92.

²⁴ Cfr. DE LIBERA, *La querelle des universaux*, pp. 137-141.

²⁵ S, ed. Romano, 30, p. 102; ed. Dijs, 26, p. 103.

s'explique, disons elle semble compréhensible, dans la mesure où l'être singulier est soi-même selon son état d'individu, et est genre ou espèce selon son état de genre ou d'espèce, c'est-à-dire comme soutien du processus de généralisation. En effet, si on prend en considération Socrate en tant que tel, on ne trouvera pas en lui conformité à n'importe quel autre individu, par conséquent, selon cet état qui est différent de n'importe quel autre et en vertu duquel il est différent de n'importe quelle autre chose, il est individu; mais en Socrate il y a aussi l'être humain et animal en général, dans le sens que sa façon d'être constitue la condition de son appartenance et un genre ou à une espèce et de l'identification de telle appartenance²⁶.

En second lieu, et d'une manière analogique, on peut dire que l'être, en tant qu'unique, est différent par rapport à tous les autres, mais en tant que semblable à d'autres, il est par rapport à eux indifférent. En effet, si on prend en considération Socrate par rapport à une propriété particulière et non dans ce cas en tant que tel, c'est-à-dire selon son état d'animal rationnel mortel, il est différent de n'importe quelle autre chose qui existe de cette façon parce que selon tel état, ou selon n'importe quelle autre condition de son existence, il reste différent et distinct de n'importe quel autre individu, et cependant en même temps il est non-indifférent par rapport aux individus qui, comme Platon, lui sont semblables comme animaux rationnels mortels²⁷. Une ultérieure conséquence, qui d'une certaine façon conclut ce parcours argumentatif circulaire, puisqu'il retourne à la thèse initiale et l'éclaircit, est constituée par l'idée selon laquelle, si l'universel est reconnaissable par non-indifférence, il l'est pas selon l'essence mais selon l'état (*Socrates et unumquodque indiuiduum hominis [...] sunt unum et idem; non dico idem essentialiter [...] sed sunt idem, id est indifferentes, secundum statum hominis*)²⁸.

À ce propos l'auteur fait le point de la différence qu'il y a entre la thèse exposée dans le *De statu* et le réalisme de la non-différence, fruit de la correction de l'*antiqua sententia* de la part de Guillaume de Champeaux mais qui ne se rapporte pas seulement à lui puisqu'il était amplement diffusé dans les années où est rédigée l'œuvre attribuée à Gautier de Mortagne. En effet, selon un *Magister W* pas mieux spécifié, dans lequel il ne semble pas hasardeux de retenir justement le Campélien, on dit qu'une unique chose se prédique de beaucoup et de diverses choses²⁹; il soutient au contraire que quand nous disons que Socrate est homme nous ne prédiqons aucune chose de Socrate mais nous entendons que Socrate est un homme parmi les hommes, dans le sens que 'homme' signifie tous les individus semblables dans l'être animal rationnel mortel et desquels il est possible de tirer l'idée d'être humain en général, qui n'est donc pas une chose en soi ni un simple nom résultat d'une imposition arbitraire (*si acciperetur uox illa quae est 'homo' secundum propriam inuentionem, forsitan nec praedicaret ea tantum quae sunt, nec ea tantum quae non sunt*)³⁰.

Cette thèse impose donc aux savants un effort ultérieur d'adaptation des catégories et des modèles historiographiques à la demande de connaissance et de capacité de ren-

²⁶ S, ed. Romano, 31-32, p. 102; ed. Dijs, 27-28, pp. 103-104.

²⁷ S, ed. Romano, 33, p. 103; ed. Dijs, 29, p. 104.

²⁸ S, ed. Romano, 34, p. 103; ed. Dijs, 30, p. 104.

²⁹ S, ed. Romano, 41, p. 105; ed. Dijs, 33, p. 106; du reste DUS, *Two Anonymous 12th-Century Tracts on Universals*, p. 87, exprime des réserves sur l'individuation de *Magister W* avec Guillaume de Champeaux.

³⁰ S, ed. Romano, 44, pp. 106-107; ed. Dijs, 35, p. 107.

dement que trouve la propre raison d'être dans les milieux culturels en rapide transformation de la France du centre-nord à la fin de la deuxième décennie du XIIe siècle, peu enclins aux apriorismes et aux unilatéralités, au profit d'une idée de science qui, étant bien entendu que la prééminence ontologique de l'universel (unique dans l'esprit de Dieu, séparé et subsistant par rapport au particulier), est fondée sur la priorité gnoséologique et méthodologique du particulier par rapport à l'universel (entendu comme produit de l'expérience à la suite d'inférences inductives, à travers lesquelles se réalisent les processus abstraits)³¹. Il n'y a pas de doute sur la formation et l'inclination réaliste de l'auteur du *De statu*, dans le sens que son ascendance 'idéologique' et professionnelle se 'traduit' dans l'exigence de cueillir la nature extralinguistique et extramentale des universaux, mais une telle provenance n'épuise pas les valences et les implications de son rôle culturel.

3. *Un examen critique comparé et la thèse de l'universel comme sermo*

Ce qui nous intéresse ici de la réflexion de Pierre Abélard sur les noms universels, c'est de cueillir les distances et la proximité par rapport à la conception des genres et des espèces comme façons d'être des choses en vertu de leur 'proximité', c'est-à-dire par rapport à la thèse du *status* exposée avec une grande richesse d'arguments dans le *De statu* attribué à Gautier de Mortagne et qui semble faire l'objet d'attention critique de la part du Palatin dans les deux premières grandes *Logiques*, l' "*Inredientibus*" et la "*Nostrorum petitioni sociorum*" (de la *Dialectica*, troisième 'édition', pour ainsi dire, de sa *Logica*, ayant été en effet perdue la partie initiale dédiée au commentaire de l'*Isagoge* porphyrienne)³². En effet il examine ici, avant d'exposer sa *sententia* au commentaire et comme solution du problème que Porphyre a posé sur le signifié et sur la nature des deux premiers prédicables, les opinions qu'il considère les plus significatives de celles qui ont précédé son engagement intellectuel ou qui lui sont contemporaines, qu'il a du reste identifiées, explicitement ou implicitement, comme appartenant au 'versant' des *reales* ou du moins compromises avec le besoin de ces derniers de *rebus inhaerere*³³. En ce sens on peut dire qu'Abélard, outre à être le protagoniste principal de sa génération dans le débat de *uniuersalibus* et la phase culminante de celui-ci caractérisée par la *logica uetus* comme instruments théoriques exclusifs et 'horizon' problématique, est la source la plus riche d'informations sur le

³¹ Sur cet aspect du platonisme 'rationalisant' du XIIe siècle cfr. C. MARTELLO, *Platone a Chartres. Il "Trattato sull'anima del mondo" di Guglielmo di Conches. Introduzione, traduzione e note*, Officina di Studi Medievali, Palermo 2011, pp. 85-92; ID., *Platone latino. Forme di teoresi nel medioevo "alto" e "centrale"*, Academia-Verlag, Sankt Augustin 2013, pp. 129-158; ID., *I principi e le cause. Le "Glosae super Platonem" di Guglielmo di Conches. Liber primus. Lettura storico-critica*, Officina di Studi Medievali, Palermo 2014, pp. 31-53.

³² Les cit. *Philosophische Schriften*, en 4 tomes (édités par B. Geyer respectivement dans les années 1919, 1921, 1927 e 1933), contiennent les gloses à Porphyre (déjà mentionnées et de suite citées avec le sigle *I*), aux *Categorie*, et au *Perihermeneias de la Logica Inredientibus* et les gloses à Porphyre de la *Logica Nostrorum petitioni sociorum* (dorénavant *N*); La *Dialectica* a été éditée par L.M. de Rijk, Van Gorcum & Comp. - G.A. Hak & dr H.J. Prakke, Assen 1956; cfr. J. MARENBNON, *Abelard's Theory of Universals*, in G. GUIGON - G. RODRIGUEZ-PEREYRA (eds.), *Nominalism about Properties. New Essays*, Routledge, New York 2015, pp. 38-62.

³³ L'heureuse expression se trouve in *Met.* II 17, p. 81, l. 37.

problème des universaux avant Jean de Salisbury; son ‘point d’observation’ consent une “vision”, même si partielle parce limitée à deux seules générations (la sienne etcelle qui la précède), du développement du débat sur les genres et les espèces et les noms qui les signifient et “fait le point” sur le vaste spectre du “panorama” des études logico-ontologiques basées sur l’interprétation des prédicaments et des prédicables non seulement comme noms et signifiés mais aussi comme choses et fonctions ou modalités de choses, de la thèse de l’“essence matérielle” à celle des propriétés des choses singulières en vertu desquelles elles sont universelles, c’est-à-dire non-différentes par “proximité” par rapport à une multiplicité plus ou moins grande d’autres choses, du reste l’une et l’autre, comme aussi celles intermédiaires entre elles, perçues comme appartenant à une “coalition” adverse.

Dans la *Logica “Ingredientibus”* il mentionne avant tout, même s’il ne s’y arrête pas longuement, celle que l’Auteur du *De statu* et lui-même dans l’*Historia calamitatum* définissent *antiqua sententia*, au sens de traditionnelle et dépassée³⁴. Le Palatin met donc en évidence de telle *sententia*, identifiable avec la première thèse de Guillaume de Champeaux, les deux aspects fondamentaux: d’un côté la subsistance et l’être séparé des universaux en tant que choses; de l’autre côté la participation d’eux-mêmes de la part des substances singulières, distinctes pour les diverses formes singulières, en vertu de laquelle les *res uniuersales* sont présentes et reconnaissables dans les mêmes êtres particuliers, constituant l’objet privilégié de la science³⁵. La thèse de la non-différence est en outre ici présentée à partir des choses singulières, différentes et toutefois unies, selon le genre et l’espèce, par la parfaite identité de l’essence qui est propre d’elles; en d’autres termes, à ce propos, Abélard met en évidence que la correction de la part du maître Guillaume de sa première thèse consiste dans le fait que l’universel est conçu non plus comme unique pour toutes ses déterminations mais comme ‘nature commune’, c’est-à-dire distinct essentiellement (donc sur le plan ontologique) et toutefois rendu à la fois unitaire par la non-différence de l’essence d’une pluralité d’êtres singuliers. Il souligne que, malgré que les défenseurs de tel réalisme modifié nient qu’une substance quelconque déterminée partage avec d’autres, ou simplement avec une autre, sa forme et la matrice dont elle est constituée. En d’autres termes elle est identique aux natures d’autres êtres et constitue avec eux une même chose, pas ontologiquement mais par non-différence (*universale tamen rerum adhuc retinentes idem non essentialiter quidem sed indifferenter eaque discreta sunt*)³⁶.

³⁴ «Une vieillerie», selon DE LIBERA, *La querelle des universaux*, p. 150; cfr. également ERISMANN, *L’homme commun*, p. 366.

³⁵ I, p. 10, ll. 19-20; cfr. M. TWEEDALE, *Abailard on Universals*, North Holland, Amsterdam 1976, p. 95; J. JOLIVET, *Notes de lexicographie abelardienne*, in R.L. BENSON - G. CONSTABLE - C.D. LANHAM (eds.), *Renaissance and Renewal in the Twelfth Century*, Harvard University Press / Clarendon Press, Cambridge (Mass.) / Oxford 1982, pp. 538-543, en part. pp. 531-543; Id., *Abélard ou la philosophie dans le langage*, Cerf, Paris 1994, p. 47; une diverse perspective interprétative, selon laquelle l’identité selon l’essence s’identifie avec le genre généralissime de substance plutôt que l’espèce spécialissime, in J. BRUMBERG-CHAUMONT, *Le problème du substrat des accidents constitutifs dans les commentaires à l’Isagoge d’Abélard et du Pseudo-Raban*, in C. ERISMANN - A. SCHNIEWIND (éds.), *Compléments de substance: études sur les propriétés accidentelles offertes à Alain de Libera*, Vrin, Paris 2008, pp. 67-84; sur ce point de vue cfr. AUSSI A. DE LIBERA, *L’art des généralités: théories de l’abstraction*, Aubier, Paris 1999, p. 311.

³⁶ I, pp. 13, l. 33 - 14, l. 2.

Dans l'exposition d'Abélard deux thèses non nominalistes semblent le fruit d'ultérieures corrections et précisions et que l'auteur de la *Logica "Ingredientibus"* rapproche évidemment des positions des *reales*: celle de l'universel comme *collectio*, probablement identifiable avec la conception que Jean de Salisbury dans le *Metalogicon* attribue à Joscelyn de Soissons³⁷, et celle de la *conuenientia*, selon la quelle l'universel est l'ensemble des êtres qui le constitue mais aussi chacun de ces êtres en tant qu'il appartient à un genre ou à une espèce. En d'autres termes, toujours à propos de la non-différence, mais selon une acception plus 'faible' par rapport à celle qu'il assume dans la seconde thèse de Guillaume de Champeaux, le Palatin affirme qu'elle produit une discordance: d'un côté certains attribuent l'universalité à un ensemble de choses, par conséquent en aucune façon ils n'appellent espèce Socrate ou Platon en tant qu'individus et définissent plutôt 'espèce homme' l'ensemble simultanément de tous les hommes et genre animal tous les animaux recueillis simultanément en un seul ensemble, dans le sillage de Boèce, qui dans son second commentaire à l'*Isagoge* avec l'expression *collecta similitudo* amène à penser à une collection de beaucoup de choses³⁸; de l'autre côté ils appellent 'espèce' non seulement l'ensemble de tous les hommes mais aussi les hommes individuellement en tant qu'ils sont hommes. Même s'ils appartiennent, selon l'opinion de l'auteur de la "*Ingredientibus*", à la coalition des *reales*, les théoriciens de l'universel comme *conuenientia* font recours à un langage figuré, parce que lorsqu'ils affirment que Socrate est prédiqué de beaucoup ils veulent dire que beaucoup de choses sont conformes, car elles manifestent une 'convenance', par rapport à lui et en même temps qu'il est conforme à beaucoup de choses. Ainsi les hommes, qui sont beaucoup et distincts selon la nature et le nombre, sont-ils une seule espèce selon la ressemblance au fait d'être hommes et Socrate en tant qu'homme est distinct de soi-même en tant que Socrate³⁹.

Qu'il ne s'agisse pas de deux formulations de la thèse de la non-différence de la substance universelle par laquelle Guillaume de Champeaux corrige et remplace sa précédente conception du genre et de l'espèce comme «essence matérielle» mais de deux thèses ultérieures attribuables à des maîtres appartenant à la même génération qu'Abélard⁴⁰, est étayé par le graduel 'espacement' du réalisme de l'«essence matérielle» des positions exposées par le Palatin après elle et reconductibles au modèle de la non-différence de l'universel, même face à la distinction des êtres individuels: dans un premier cas il fait référence à une 'nature commune' à tous les êtres qui participent d'un même genre ou d'une même espèce, chez tous identique et par conséquent prédicable de tous, bien que chaque détermination de l'éternel soit distincte des autres en vertu d'un composé substantiel particulier, aussi bien dans son composant matériel

³⁷ Voir *supra*, cap. II, notes 50, 51 e 52.

³⁸ BOETHIUS A.M.S., *In Prophyrii Isagogen Commenta, editio secunda*, I 11, p. 166, II. 16-7.

³⁹ I, p. 14, II. 7-30.

⁴⁰ Cfr. M.T. FUMAGALLI, *La logica di Abelardo*, La Nuova Italia, Firenze 1969², p. 52, qui réfère cette seconde position mentionnée par le Palatin à la doctrine de la *collectio*, dont les défenseurs reconduisent l'universel à un ensemble de singuliers, et à celle de la *conuenientia*, pour les partisans desquels l'universel est le même singulier en vertu de la ressemblance avec d'autres *res*; DE LIBERA, *La querelle des universaux*, p. 157, lequel spécifie que la première est celle que Jean de Salisbury fait remonter à Joscelyn de Soissons, la seconde consiste en la thèse selon laquelle 'homme' est tous les hommes pris collectivement et en même temps individuellement dans la mesure où ils sont hommes.

que dans les aspects formels, qui évidemment ne coïncident qu'en partie avec la dite 'nature commune'; dans un second temps le Palatin mentionne la thèse de la *collectio*, selon laquelle les universaux ne sont pas des choses mais des 'collections' de choses même si diverses, ce pour quoi nous pouvons dire qu'elle est déjà en marge de, ou pour ne pas dire en dehors d'un véritable réalisme, se présentant plutôt comme un non-nominalisme basé sur l'identification d'ensembles homogènes avec les universaux; enfin, encore peu après, Abélard se réfère à la thèse de la *conuenientia* d'une seule substance avec une pluralité de choses, c'est pourquoi l'universel se révèle être, du moins dans la mesure où une seule substance peut être prédiquée de beaucoup, comme une expression linguistique figurée, 'à mi-chemin', pour ainsi dire, entre une conception de l'universel 'adhérente aux choses', qu'il partage avec la thèse de la 'collection', et celle selon laquelle les genres et les espèces sont des figures du langage, en particulier quand l'individu un par un est assumé comme universel selon sa non-différence par rapport à une multiplicité d'autres individus. C'est dans cette dernière thèse qu'on a vu avec raison la première formulation de la conception de *uniuersalibus* d'Albéric de Reims, que rappelle Jean de Salisbury comme *inter ceteros opinatissimus dialecticus* et comme *nominales sectae acerrimus impugnator*⁴¹ et aurait soutenu la thèse selon laquelle les individus, en tant qu'hommes, peuvent être considérés espèce et l'universel est substance mais aussi ce qui est dit de la substance⁴²; mais on peut y voir la position exprimée dans le *De statu* et attribuée à Gautier de Mortagne, selon laquelle Socrate, en tant qu'espèce, est homme; elle aussi en effet *rebus inhaeret* et est étrangère à la sensibilité des *nominales* mais prend les distances de la thèse radicalement réaliste, l'*antiqua sententia* de Guillaume de Champeaux centrée sur la postulation d'une «essence matérielle» unique, subsistante et en soi et sa correction opérée par le même Guillaume et par la suite partagée selon toute probabilité par beaucoup de 'sectes' de *reales*, selon laquelle la chose universelle est constituée de ce qui n'est pas différent dans la nature des singuliers.

Dans la *Logica "Nostrorum petitioni sociorum"*, où est aussi absente toute référence explicite à la théorie de la *collectio*, le 'nœud' du développement consiste dans les thèmes de la non-différence comme 'élément catalyseur' d'une pluralité de positions théoriques à reconduire selon le jugement d'Abélard aux milieux des *reales* ou proches d'eux. Il affirme en effet que selon telles thèses l'universel est prédicable du singulier parce que ce dernier a une nature ou un *status* universel. En particulier il souligne que certains de ceux qui attribuent l'universel aux choses retiennent que l'universel et le particulier sont la même chose, dans le sens que certaines substances 'conviennent' dans une certaine nature. L'emploi du verbe *conuenio* ne semble pas causal, utilisé aussi dans le *De statu* attribué à Gautier de Mortagne et qui implique évidemment l'inclusion de la théorie de la *conuenientia*, déjà mentionnée dans la "*Ingredientibus*", parmi celles qui pour l'auteur de la "*Nostrorum*" correspondent de façon variée à la conception selon laquelle une même réalité est présente dans ses inférieurs pas essentiellement mais en tant qu'ils sont non-différents. Parmi telles théories Abélard rappelle aussi celles qui ne reconnaissent pas l'universalité aux choses mais

⁴¹ *Met.*, II 10, p. 71, ll. 10-2.

⁴² Cfr. DE LIBERA, *La querelle des universaux*, p. 157.

aux *status* d'elles et aussi dans ce cas, de façon probablement encore plus pressante et appropriée, il fait recours à l'idée de convenance⁴³.

L'auteur de la "*Nostrorum*" explique peu après qu'au niveau de cette organisation la différence entre genre et individu consiste dans la propriété de ce dernier d'être prédiqué de beaucoup selon l'état qui le fait participer du genre⁴⁴ et que ce qui est prédiqué de beaucoup l'est, selon le modèle théorique de la non-différence, essentiellement ou en 'proximité', c'est-à-dire maintenant ou privilégiant l'idée que l'universel soit une chose ou bien cultivant celle selon laquelle c'est une propriété ou une façon d'être des choses⁴⁵. Les notions logico-sémantiques de *status* et de *adiacentia* revêtent un rôle central dans la structure conceptuelle et dans la trame argumentative du *De statu* attribué à Gautier de Mortagne et si cela n'est pas suffisant, pour déterminer l'inclusion de la thèse qui y est formulée parmi celles auxquelles penserait le Palatin quand il expose et critique le modèle *realis* de la non-différence, puisqu'il s'agit de notions amplement employées dans la littérature *de uniuersalibus*, semblent assurés l'intérêt et l'attention à l'égard de la thèse du *status* et de Gautier de la part d'Abélard, qui conclut son analyse critique dans la *Logica* "*Nostrorum*" exposant les grandes lignes de la thèse selon laquelle l'universel se différencie du particulier pour les diverses propriétés des substances. En effet 'animal' et 'corps' sont des universaux, et toutefois ne l'est pas un animal déterminé ou un corps déterminé; l'animal est donc universel puisqu'il est prédiqué de beaucoup d'êtres singuliers dont chacun d'eux étant animal; il est singulier s'il est prédiqué d'un seul, comme si l'on disait que 'cet animal est une seule chose' (*tale est enim secundum hanc sententiam animal esse universale, ac si dicatur: plura sunt quorum unumquodque animal est et tale est hoc animal praedicari de uno solo, ac si dicatur: una sola res est hoc animal*)⁴⁶.

Le 'cadre' qui ressort de la reconnaissance d'Abélard dans la "*Nostrorum*" est différent, partiellement du moins, et probablement mieux argumenté, car inclusif de la totalité ou presque des positions qui caractérisent le débat sur les universaux dans le premier quart du XIIe siècle français, par rapport à celui contenu dans la "*Ingredientibus*"; et toutefois le modèle d'exposition pratiqué dans cette dernière semble y être confirmé. Le philosophe du Pallet procède des positions les plus éloignées à celles qui lui sont les plus proches, aussi bien sur le plan chronologique que sur le plan 'logique'. Si les choses en sont ainsi, les notions de *status* et de *adiacentia*, qui expriment respectivement la condition ontique des choses, c'est-à-dire les modalités d'elles pour ce qu'elles existent, comme fondement des noms universels et des *sermones* qui les contiennent, et la proximité logico-sémantique des termes signifiant les genres et les espèces, sont à considérer des 'accélérateurs' des processus de mise en question et de révision du réalisme, dans la direction d'un 'espace' théorique *non-nominalis* mais critique du réalisme, contigu à celui non réaliste 'occupé' par la réflexion d'Abélard, avec laquelle il partage évidemment le 'terrain' de la recherche du signifié des termes qui se prédisent au singulier de beaucoup pas entre les choses mais dans leur façon d'être.

⁴³ *N*, p. 518, ll. 9-18.

⁴⁴ *N*, p. 519, ll. 4-6.

⁴⁵ *N*, p. 521, ll. 10-11.

⁴⁶ *N*, p. 521, ll. 22-29.

D'ailleurs le Palatin, même si étant certainement conscient de la contiguïté de la propre thèse avec d'autres qu'il discute il ne sous-estime pas la différence de perspective qui caractérise cette dernière par rapport à toutes les autres. Mais à ce propos et en ultime considération, en intégrant le compte-rendu développé dans la "*Inгредиentibus*" avec celui de la "*Nostrorum*", on peut dire qu'Abélard assume comme référents critiques trois modèles théoriques fondamentaux: celui constitué de la thèse de l'«essence matérielle»; celui relatif à la 'version' proprement réaliste de la théorie de la non-différence, selon laquelle le genre et l'espèce correspondent à la 'nature commune' des êtres individuels, même si distincts; enfin celui qui consiste dans la conception de l'universel comme propriété des choses, manifeste en une *collectio* ou condition d'une *conuenientia* ou encore reconnaissable en un *status*. Prenant le premier de tels modèles le Palatin dans la *Logica* "*Inгредиentibus*" souligne que la conséquence de l'affirmation selon laquelle l'essence des choses qui appartiennent au même genre et/ou à la même espèce est *eodem tempore idem totum [...] in diuersis*, est identique et est tout entière en chacune d'elles simultanément. Elle est donc ordonnée à constituer 'matériellement' le soutien ontologique de telles choses et consiste dans la présence contradictoire, puisque simultanée des contraires dans un genre ou dans une espèce, d'où l'animal rationnel est en même temps, et dans un certain sens, animal irrationnel (*oportet [...] animal rationale esse animal irrationale, et sic in eadem contraria simul consistere*)⁴⁷. Dans la "*Nostrorum*" l'argumentation se déplace sur un terrain concernant davantage le contenu mais reste accrochée à la motivation logico-sémantique qui caractérise l'approche abélardienne au problème des universaux; en effet sur la base de l'*antiqua sententia* les substances individuelles ont une seule essence et par suite de cela on tombe dans une exécration hérésique, parce qu'on affirme implicitement que la substance divine, qui est distincte de toutes les autres substances, est en tant qu'elle même substance, nécessairement identique à elles⁴⁸. L'objection fondamentale que formule le Palatin à propos des théories qui, même si de façon diverse entre elles, justifient l'emploi des termes qui se prédiquent de beaucoup de choses au singulier sur la base de la non-différence des choses signifiées consiste à mettre en évidence le caractère arbitraire des critères adoptés pour distinguer le singulier de l'universel, même si tels critères sont considérés fondés, de la part de ceux qui les ont proposés et utilisés, sur des prémisses et/ou propriétés réelles, ou peut-être justement pour cela.

Pourtant la théorie abélardienne *de universalibus* qui se constitue entre la *Logica* "*Inгредиentibus*" et la "*Nostrorum*" se range dans un 'espace' théorique proche de celui occupé par la thèse exposée dans le *De statu* attribué à Gautier de Mortagne, surtout parce que nous pouvons nous servir des éditions modernes de ce dernier traité, qui en font avec la clarté et l'exhaustivité de l'exposition, également un terme de comparaison privilégié avec la thèse *de uniuersalibus* d'Abélard. Dans la "*Inгредиentibus*" celui-ci souligne que les singuliers se différencient entre eux aussi bien dans l'être que dans la forme; en second lieu il ajoute qu'ils conviennent puisqu'ils appartiennent à la même espèce, comme les individus humains, convenables en tant qu'ils sont hommes et non dans l'homme, parce qu'être homme n'est ni un homme ni

⁴⁷ *I*, p. 11, ll. 1-16.

⁴⁸ *N*, p. 515, ll. 33-38.

une chose quelconque; conséquemment, comme il ne peut y avoir aucune convenance d'une multiplicité de singuliers dans une chose, une pareille convenance ne produit ni ne manifeste aucune chose, dans le sens que la rencontre entre êtres distincts et divers est principalement logique et secondairement réelle, c'est pourquoi Socrate et Platon conviennent dans l'être homme comme dans le non être homme conviennent le cheval et l'âne. Telle *conuenientia* est un *status*, non une chose mais 'cause commune' du nom universel, à savoir le référent 'objectif', pour ainsi dire, du choix des noms et des signifiés. Nous pouvons enfin appeler 'état d'homme' les propriétés que l'homme possède par nature; sur la base des ressemblances de celles-ci celui qui a imposé le terme 'homme' l'a conçu. Cette exposition rigoureuse et complexe se conclut avec la définition du signifié des universaux, constitué d'êtres individuels puisque nommés en vertu d'une 'cause commune'⁴⁹.

Dans la *Logica "Nostrorum"* Abélard confirme et renforce la façon d'envisager non réaliste et «sermoniste» qui caractérise le traitement du thème des universaux dans l'*"Ingredientibus"* et donc est sans fondement l'idée que dans la seconde des deux grandes *Logiche* il ait voulu corriger la théorie formulée dans la précédente dans la direction d'un ultérieur éloignement du réalisme⁵⁰. Il souligne plutôt que les universaux sont des *sermones*, expressions linguistiques dotées de signifié, donc pas simples *uoces* ni encore moins *res*. À partir des définitions des genres et des espèces qu'il relève dans les *Categorie* et dans le *De interpretatione* d'Aristote⁵¹, le Palatin énumère et analyse les trois possibles identifications de ceux-là, à savoir comme choses, concepts ou expressions significatives⁵², et conclut qu'ils ne peuvent être que *sermones*, à savoir qui ont la propriété d'être prédiqués⁵³. En regard de cette accentuation du caractère logico-sémantique de l'universel, Abélard confirme de toute façon que *aliquis status est participatione cuius multae sunt conuenientes*⁵⁴, c'est-à-dire que les termes qui au singulier se prédisent de beaucoup de choses signifient un *status*, une façon d'être, où telles choses conviennent. En ce sens se définit l'originale solution abéliardienne du problème des universaux, consistant dans l'identification d'eux avec les formes significatives qui se prédisent *de pluribus* (donc *sermones*, non choses ni façons d'être des choses) mais qui toutefois, en tant que dotés de signifié, renvoient justement à un *status* réel et trouvent le fondement de leur usage dans les propriétés et dans la façon d'être des choses.

⁴⁹ *I*, pp. 19, l. 21 - 20, l. 16; sur la notion de 'cause commune', non identifiable avec une chose, cfr. MARENBNON, *Abelard's Theory of Universals*, pp. 44-48.

⁵⁰ Cfr. FUMAGALLI, *La logica di Abelardo*, pp. 58-59; sur le caractère «sermoniste» des universaux, entendus rigoureusement par le Palatin comme termes dotés de signifié, cfr. MARENBNON, *Abelard's Theory of Universals*, pp. 39-43, qui considère ouvert le problème d'un changement des thèses abéliardiennes sur les universaux dans la seconde des grandes Logiques par rapport à la première, c'est-à-dire s'il confirme et même accentue un «nominalisme» rigoureux ou plutôt tend vers la reconnaissance d'une quasi-chose partagée comme condition des universaux, qui le rapprocherait du réalisme (*ibi*, pp. 51-56).

⁵¹ Cfr. BOETHIUS A.M.S., *In Categorias Aristotelis libri quatuor*, PL 64, col. 169B-C; *Id. Commentarii in librum Aristotelis "Peri hermeneias"*, t. 2, p. 125, l. 23; voir *supra*, cap. 1, note 4.

⁵² *N*, p. 512, ll. 13-21.

⁵³ *N*, p. 514, ll. 19-20.

⁵⁴ *N*, p. 518, ll. 26-27.

La notion de *status* assume donc un rôle important dans le débat sur les universaux du XIIe siècle français. Elle se réfère à la façon d'être des choses et par conséquent s'applique aux doctrines de *uniuersalibus* non proprement réalistes, dans la mesure où les genres et les espèces sont identifiés avec les états des choses plutôt qu'avec les choses mêmes et à celles non purement *nominales*, étant donné qu'un signifié leur est néanmoins reconnu et par conséquent un fondement ontologique, des noms qui se prédisent au singulier de beaucoup. En ce sens c'est un précieux 'indice' qui nous permet de tracer un 'tableau' schématique de la dislocation des diverses positions dans l' 'espace' théorique constitué par le débat sur les universaux au XIIe siècle, mettant en question les appartenances consolidées et justifiées seulement en partie de chacune d'elles au 'versant' des *reales* ou à celui des *nominales*. De ce point de vue, si on compare le *De statu* attribué à Gautier de Mortagne et les *Logiques* d'Abélard émerge l'impression d'une analogie entre eux, unis, même si sur des 'versants' différents, par la critique aux deux thèses réalistes de l'*antiqua sententia* de l'«essence matérielle» et de la non-différence comme correction à la première basée sur la conception des universaux comme 'natures communes' non différentes des et dans les choses, même si d'une manière irréductible singulières comme composé substantiel, ainsi que pour avoir pris les distances du nominalisme, selon lequel un terme est prédiqué toujours d'un terme, c'est-à-dire il n'a aucun signifié extra linguistique, et du conceptualisme, selon lequel un terme quelconque qui signifie beaucoup de choses au singulier renvoie toujours à un concept, qui constitue la nature de l'universel. En termes schématiques on peut dire que dans le *De status* attribué à Gautier de Mortagne l'universel est un *status*, pour Abélard l'universel est sans équivoque un nom, qui signifie toutefois un *status*. En ce sens il est opportun de faire le point encore une fois que les différences entre la doctrine d'Abélard et celle attribuée à Gautier de Mortagne ne correspondent pas à de simples querelles d'école et manifestent des points de vue philosophiques qui marquent d'une façon significative le mouvement des idées dans les milieux culturels français, et plus en général de langue latine, dans la première moitié du XIIe siècle, entre logique et ontologie, c'est-à-dire entre l'étude des arts du 'trivium' et la revendication de la primauté des sciences théorétiques. Pour Abélard le savoir rationnel part de la philosophie du langage⁵⁵, de l'étude des formes du raisonnement valide et vrai et de la sémantique, dans le sens qu'il se présente profitablement comme science de la nature sensible dans la mesure où elle correspond à ce qui est exprimable, et en tant que telle pensable, comme faisant partie de l'expérience possible; pour l'auteur du *De statu*, ainsi que pour tous les théoriciens des universaux comme non-différence de l'être des choses par *conuenientia* et par *adiacentia*, le savoir est fondamentalement et principalement activité théorétique, et donc onto-théologique et physique, dont les arts sont les instruments, et conséquemment la science ne se limite pas à occuper le 'domaine' de l'expérience sensible mais inclut aussi évidemment les êtres immatériels. Sur le 'terrain' logico-linguistique prédomine en d'autres termes la méthode inductive comme critère exclusif de vérité; sur le 'terrain' logico-ontologique est plutôt valorisé le rôle de l'intuition, non seulement sensible mais aussi intellectuelle.

⁵⁵ Cfr. JOLIVET, *Abélard ou la philosophie dans le langage*, pp. 47-109.

Pas de doctrine commune donc mais des perspectives, quoique diverses, convergentes sur certains repères théoriques fondamentaux: (1) rien n'existe outre aux particuliers; (2) des êtres divers 'conviennent' en un genre et/ou en une espèce selon leur façon d'être, donc sur la base d'une ressemblance ou d'une dissemblance (Socrate et Platon 'conviennent' dans l'être hommes, cheval et âne 'conviennent' dans le non être hommes); (3) le fait de 'convenir' en un genre et/ou en une espèce selon un état implique la conséquence qu'il peut être trouvé une non-différence (même si en sens 'faible', parce que non réelle mais logique) entre êtres divers; (4) la recherche du fondement universel implique l'imbrication de trois niveaux d'approche à la connaissance, concernant le langage, la pensée et l'être.

4. *Universel comme status intelligible*

Une définition satisfaisante du 'tableau' dans lequel se situent les principales formes de l'application à la question des universaux du XIIe siècle français de la notion de *status* ne peut faire abstraction du traité anonyme de logique contenu et retrouvé dans le ms. Oxford Digby 174, rédigé probablement pas avant 1154 et pas après 1180 à l'intérieur du groupe de savants et maîtres de dialectique appelés par les contemporains *Melidunenses* ou *Robertini* (étant donné qu'ils étaient reconnus disciples de Robert de Melun) et partiellement édité et commenté par L.M. de Rijk avec le titre de *Ars meliduna* en 1967. En particulier, à la *quaestio de uniuersalibus* est dédiée la seconde des quatre parties dans laquelle l'Auteur y articule le traité, soulignant que la tradition a représenté deux solutions opposées au problème concernant la nature des prédicables, qui pour certains sont des termes, pour d'autres des choses, c'est-à-dire ce que les termes signifient (*illud predicabile [sc. universale] quid sit, utrum scilicet sit res an terminus, contingit dubitare. Quidam enim ponunt solos terminos esse predicabilia, alii res, id est terminorum significata*).

Cette précision toutefois est en fonction d'un net éloignement de la part des deux thèses, étant donné qu'elles se heurtent contre l'autorité d'Aristote, Porphyre et Boèce⁵⁶. Même l'auteur de l'*Ars meliduna* tend donc à s'éloigner de la traditionnelle dichotomie nominalisme/réalisme, définissant l'universel réalité intelligible et apte à participer de la part de beaucoup de choses, donc comme être qui peut être cueilli seulement à travers l'intellect (*id est quiddam quod solo intellectu habet percipi*). À la base de cette définition il introduit la médiation de Boèce, qui selon lui affronte la question des universaux à la lumière des opinions des grands philosophes de l'antiquité, soulignant en particulier celle de Platon, selon lequel les genres et les espèces sont des 'idées' ou des 'formes', c'est-à-dire de véritables êtres, encore que spirituels, et celle sur les genres d'Aristote, pour lequel ils sont 'ressemblances intelligibles' d'êtres divers par espèces⁵⁷. Et sur la nature purement intelligible des universaux c'est encore Boèce qui est cité, *in libro de consolatione*, lequel affirme sans demi-mesures que l'universel se cueille non par le sens ou l'imagination, qui servent pour faire expérience des sensibles mais par la seule raison⁵⁸. En conséquence de ces citations émerge

⁵⁶ A, pp. 306-307 (ms Oxford, Bodleian Library, Digby 174, ff. 218vb-219rb); cfr. DE LIBERA, *La querelle des universaux*, p. 306.

⁵⁷ BOETHIUS A.M.S., *In Prophyrii Isagogen Commenta, editio secunda*, I 11, p. 167, ll. 12 ss.

⁵⁸ ID., *Consolatio Philosophiae*, in ID., *De consolatione Philosophiae. Opuscula theologica*, ed. C. Moreschini, Teubner, München - Leipzig 2000, V 4, 33.4, p. 150, ll. 97-103.

la propension des *Melidunenses* à ranger la *quaestio de uniuersalibus* à l'intérieur du débat concernant la comparaison entre la philosophie de Platon et celle d'Aristote et de ce point de vue leur position n'apparaît pas équidistante des deux modèles mais plutôt l'auteur de l'*Ars meliduna* rapproche la notion de *res intelligibilis* avec laquelle il a défini l'universel avec celle de *intellecta similitudo*, avec laquelle selon son 'encadrement' de la question des universaux, Aristote *genus putat esse vel speciem*: la ressemblance de choses différentes par espèces doit être référée au genre; la ressemblance de choses différentes par nombre doit être référée à l'espèce; et en effet l'universel est ressemblance intelligible de beaucoup de choses différentes (*est enim genus intellecta similitudo plurium differentium numero*)⁵⁹.

C'est ainsi que se profile la solution au problème des universaux contenue dans l'*Ars meliduna*, une thèse qui présente des traits d'originalité absolue, dans le sillage de l'initial refus désormais grandement partagé des traditionnelles positions nominalistes et réalistes, qui d'une certaine manière sanctionne le franchissement graduel de telles perspectives, du moins dans les façons 'extrêmes' et unilatérales où elles se sont manifestées jusqu'à la deuxième décennie du XIIe siècle, incapables de représenter, ou au moins de légitimer, les processus cognitifs, au profit de la recherche d'un fondement épistémologique et/ou ontologique de la science comme savoir universel et nécessaire. Pour l'auteur de l'*Ars meliduna* l'existence des genres et des espèces est intelligible et toutefois pas dans le sens de l'exemplarisme, selon lequel tout ce qui est incorporel est substance ou adhère à une substance, mais en tant qu'elles sont implications concernant la façon de connaître les choses et non les choses mêmes, leurs *status* comme des rapports qui existent entre elles, une existence donc au sens strict et non purement verbal ou mental. En d'autres termes les universaux ne sont pas des substances, ni corporelles ni incorporelles, mais pas non plus de simples noms ou contenus mentaux, et comme tels arbitraires; ils se présentent plutôt comme énonçables incorporels, effets de la structure ordonnée de l'être, comme aussi de l'état et du mouvement des êtres, et qui ont la même existence que les nombres, le temps et les valeurs éthiques: 'ressemblances intelligibles', qui qualifient la position intermédiaire de l'*Ars meliduna* entre réalisme et conceptualisme, mais bien loin de l'une et de l'autre.

La particularité de la thèse formulée dans l'*Ars meliduna* consiste dans l'idée que le *status* n'est pas assumé comme l'«essence» prédiquée des noms universels ni comme fondement 'objectif', pour ainsi dire, des universaux puisqu'ils sont nomination comme l'effet de la structure ordonnée de l'être sur la base de laquelle il est possible de cueillir le caractère non arbitraire des universaux, interprétés comme 'ressemblances intelligibles', similaires aux énonçables incorporels et non subsistants de la tradition stoïque. Son auteur affirme explicitement que les universaux ne sont en aucune façon unis aux sensibles et ont un être distinct et différent de celui des choses, similaire à la nature des énonçables, du temps, des noms, et de la réputation. De plus il est intéressant de souligner le rapprochement des universaux aux noms, qui naturellement ne fait pas de l'*Ars meliduna* un texte vocaliste ni un exercice abélardien mais de toute façon marque la distance du réalisme 'pur' d'une position qui reste non-nominaliste et étrangère aux *nominales*, c'est-à-dire aux théories qui, critiques à

⁵⁹ A, pp. 306-307 (ms Oxford, Bodleian Library, Digby 174, f. 219rb).

l'égard des *sententiae* traditionnelles, ramènent les genres et les espèces à leur fonction logico-linguistique. Les universaux sont donc hors des sensibles et sont connus séparément d'eux, comme l'espèce 'homme' et l'individu 'Socrate' sont connus indépendamment de Socrate. En effet s'il était en lui il y serait nécessairement comme une de ses parties ou une propriété et ne se comprendrait pas comme quelque chose qui n'a pas de parties, en tant qu'incorporel, ou en beaucoup de choses comme partie d'elles: l'universel, comme ressemblance/convenance/non-différence, simplement intelligible, n'est pas au sens strict une propriété des choses, il ne s'identifie pas à vrai dire avec le *status* de plus d'êtres réels même si envisagé en vertu de et en relation à lui; au contraire, il trouve en cette façon d'être le fondement de sa pensabilité et de sa prédicabilité, en tant que *status* intelligible.

D'ailleurs faire le point de la nature purement intelligible des universaux n'implique pas, comme on l'a vu, leur caractère arbitraire et leur radical caractère absolu, par rapport à l'être, dont effet et 'réverbération' sont la structure ordonnée; du reste, ils doivent être cueillis dans leur relation avec l'être des choses, en vertu de laquelle ils sont intelligibles. En effet selon les défenseurs de la thèse qui semble coïncider avec l'opinion de l'auteur de l'*Ars meliduna*, les universaux sont participés des sensibles, dans le sens qu'ils sont connus à propos d'eux, c'est pourquoi d'une certaine manière les sensibles appartiennent aux universaux, de la même manière qu'un individu humain appartient à l'universel 'homme', c'est-à-dire tout homme est homme⁶⁰. En d'autres termes la solution du problème des universaux formulée dans l'*Ars meliduna* se présente comme un non-nominalisme accompagné d'éléments critiques à l'égard de la perspective réaliste; en ce sens la position des *Melidunenses* apparaît éloignée de celle des maîtres de dialectique appartenant à la génération active 'à cheval' entre XIe et XIIe siècle et est basée sur l'exigence, partagée par les deux générations d'hommes cultivés successives par rapport à celle de Roscelin de Compiègne et de Guillaume de Champeaux, de sauver l'universalité de la science sans en compromettre la méthode, expression des plus récents apports, internes et externes, à la culture philosophique de langue latine et centré sur l'intuition sensible et sur l'induction, c'est-à-dire sur la conscience de la prééminence et de la priorité méthodologique du particulier sur l'universel; en d'autres termes l'*Ars meliduna* manifeste à propos des universaux le but de son Auteur de ne pas sacrifier la pratique concrète du savoir rationnel au profit des 'hypothèques' onto-théologiques de qui ne reconnaît pas une valence universelle à la connaissance en fonction d'une interprétation 'critique' de la trinité⁶¹ et de ceux qui la cueillent seulement en Dieu, dans une dimension transcendante par rapport aux facultés épistémiques de l'homme et plus en général à la nature, et donc en définitive, non contrôlable rationnellement. Selon la thèse formulée dans l'*Ars meliduna* les universaux doivent être considérés d'une certaine manière êtres 'logiques', dans le sens qu'ils sont assimilés à travers les fonctions cognitives supérieures, plus précisément

⁶⁰ A, p. 308 (ms Oxford, Bodleian Library, Digby 174, f. 219rb).

⁶¹ Telles implications sont connues surtout par l'*Epistola de incarnatione Verbi* d'Anselme de Canterbury, ed. F.S. Schmitt, in *Opera Omnia*, ed. F.S. Schmitt, 2 voll., Frommann, Stuttgart - Bad Cannstatt 1968, vol. II, p. 4, l. 5, p. 7, l. 9 (3-35); cfr. G. D'ONOFRIO, *Anselmo e i teologi "moderni"*, in P. GILBERT - H. KOHLENBERGER - E. SALMANN (edd.), *Cur Deus homo*, Atti del Congresso Anselmiano Internazionale (Roma 21-23 maggio 1998), Pontificio Ateneo S. Anselmo, Roma 1999, pp. 87-146, en part. pp. 105-106.

des substances intelligibles non-différentes, 'fruit' du *status*, c'est-à-dire de la façon d'être, et de l'ordre des choses, qui impliquent la convergence d'un grand nombre d'entre elles vers une condition semblable et constituent la base de la fonction de l'imposition des noms, comme termes de médiation entre réalité et langage, entre les *status* comme non-différence entre substances différentes et termes qui les signifient.

Ainsi, à la lumière de l'analyse développée, faut-il comprendre pourquoi A. de Libera parle d'un *autre réalisme* à propos de la thèse sur les universaux contenue dans l'*Ars meliduna*, c'est-à-dire qu'il ait le besoin de souligner la distance des *Melidunenses*, même si *rebus inhaerent*, du réalisme entendu comme identification des genres et des espèces avec les réalités substantielles, étant donné qu'elles participent de l'universel dont elles sont déterminations ou le contiennent (reconnaisable car identique en beaucoup de substances). En ce sens on peut dire que l'auteur de l'*Ars meliduna* est pleinement conscient que 'situer' le débat sur les universaux dans les termes d'une opposition entre ceux qui affirment et ceux qui nient qu'ils aient une nature extra mentale est une façon d'affronter la question qui appartient au passé, tout à fait improductive par rapport à ses 'retombées' épistémologiques et ontothéologiques (et d'ailleurs même les *uoces* et les *sermones* sont au sens strict des formes extra mentales), et que par conséquent la thèse de l'auteur de l'*Ars meliduna* sur les universaux est reconnaissable opportunément comme critique non-nominaliste du «réalisme». De toute façon le travail philosophique sur le thème des universaux qui a eu lieu entre les années vingt et soixante-dix du XIIe siècle dans les écoles de la France du centre-nord modifie la nature et la disposition des coalitions impliquées dans le débat, bien outre la dichotomie *nominales/reales*, de fait dépassée. En ce sens, la crise du réalisme correspond à la mise en question de la conviction que les universaux sont des contenus du savoir et à la place de cette opinion se fait surtout jour une conception fonctionnelle de ceux-là. En particulier, c'est surtout dans la mesure où les universaux sont conçus comme noms, encore que significatifs (et donc comme *sermones*), qu'ils résultent être de purs instruments du savoir; en tant que reconnus comme concepts ou façons d'être (sensibles ou intelligibles), ils apparaissent comme des aspects concernant le contenu à forte valence instrumentale, car en soi non suffisants, quoique nécessaires, pour enrichir la connaissance. Naturellement dans l'un et l'autre cas telle valence implique l'idée selon laquelle, dans le but d'augmenter la connaissance scientifique, elle ne peut qu'être accompagnée et soutenue de l'expérience comme intégration propre qu'on ne saurait négliger et de son accomplissement. En ce sens il apparaît opportun, en tant qu'historiographiquement fécond, de distinguer les diverses positions théoriques qui se confrontent dans les expositions de la *quaestio de uniuersalibus* après les deux premières décennies du XIIe siècle français pas tant sur la base de la dichotomie *reales/nominales* que plutôt à la lumière de la conviction répandue que la substance singulière est l'unique réalité, affirmation celle-ci qui implique la contestation des thèses selon lesquelles les genres et les espèces sont réels. Et dans ce mûr 'décor' où se déroule la phase culminante du débat sur les universaux avant que ne s'instaure en Occident le paradigme aristotélicien de la science, un rôle catalyseur recouvre la notion de *status*, qui rend similaires, si ce n'est les diverses théories qui en font usage mais dont les solutions au problème concernant la nature et le signifié des genres et des espèces restent particulières, du moins les instances de ces maîtres qui, même si d'extraction philosophique non homogène, convergent

vers une idée de philosophie caractérisée par l'intégration de langage, de pensée et d'être, c'est-à-dire de l'application des arts logiques aux contenus des sciences, selon des modèles méthodologiques fonctionnels à l'acquisition de savoirs universels et nécessaires passibles d'enrichissement grâce à l'accumulation d'expérience.

Abstract

Dans la reprise de la *quaestio de uniuersalibus* en France entre la fin du XI^e siècle et la première moitié du XII^e siècle, il est détectable l'utilisation de la notion de *statut* par divers maîtres pour la sensibilité et les inclinations philosophiques. De la conscience de la cohérence sémantique de ce terme dans les différents contextes dans lesquels il est utilisé, on obtient des affinités et des convergences entre les philosophes couramment placés par les chercheurs sur des positions éloignées et même opposées. Après avoir redéfini les formations, les conceptions des universaux en tant que statut ou noms qui signifient le statut, occupent une 'zone' intermédiaire parmi celles traditionnellement assignées aux participants à la controverse. Et la justification d'une telle position intermédiaire est liée à la nécessité de suivre la méthode et les pratiques de la science, c'est-à-dire de faciliter la production d'une connaissance rigoureuse, nécessaire et rationnelle, tout ainsi que universelle, sur l'être des choses.

Mots-clés: Gautier de Mortagne, Pierre Abélard, réalisme/nominalisme, dialectique, choses individuelles

Within the resumption of the *quaestio de uniuersalibus* in France between the end of the eleventh century and the first half of the twelfth century, it is detectable the use of the notion of status by various masters for sensitivity and philosophical inclinations. From the awareness of semantic consistency of this term in the different contexts in which it is used they are obtained affinities and convergences between philosophers commonly placed by scholars on distant and even opposing positions. After you redefine the formations, the conceptions of universals as status or names that signify status, occupy an intermediate 'area' among those traditionally assigned to participants in the controversy. And the justification of such intermediate position is linked to the need to follow the method and the concrete practices of the science, that is, to facilitate the production of a knowledge rigorous, as necessary, and rational, just as universal, on being of things.

Keywords: Walter of Mortagne, Peter Abelard, Realism/Nominalism, Dialectic, Individual Things